

La musique aujourd'hui dans tous ses éclats Music Today in All of Its Brilliance

Lorraine Vaillancourt

Volume 9, numéro 2, 1998

Carte blanche à Bouliane et Rea

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/902230ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/902230ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

1183-1693 (imprimé)

1488-9692 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaillancourt, L. (1998). La musique aujourd'hui dans tous ses éclats. *Circuit*, 9(2), 75–80. <https://doi.org/10.7202/902230ar>

Résumé de l'article

Faisant le bilan critique de sa carrière au moment où elle entre à la Société royale du Canada, la fondatrice du Nouvel Ensemble Moderne présente un émouvant et vibrant plaidoyer en faveur de la défense et de la diffusion des musiques d'aujourd'hui.

La musique aujourd'hui dans tous ses éclats⁽¹⁾

Lorraine Vaillancourt

Observant ma propre vie avec une certaine distance, j'y vois un incroyable fil conducteur : l'amour (pour la musique vivante, la création, l'art qui se fait aujourd'hui), qui devait bien, par-delà les influences familiales déterminantes, puisque grâce à nos parents nous avons très jeunes fréquenté les salles de concert, les galeries et les théâtres, prendre sa source au fond de moi ; j'y relève aussi de nombreuses ruptures, des échecs, si importants lorsqu'on sait en tirer parti, et aussi mal cotés aujourd'hui que le doute.

*Ah, l'artiste et ses doutes,
l'artiste et son goût du risque
quel embarras !
On n'aime pas beaucoup les questions,
On préfère les réponses claires,
Les modes d'emploi, les recettes, les normes, l'ordre.*

J'y constate encore un sens des réalités plutôt douteux ; étant convaincue, naïvement sans doute, que ma carrière devrait toujours se contenter d'être une conséquence de mes actes plutôt qu'un objectif, j'ai navigué, avec, je dois l'admettre, un flair étonnant, me contentant parfois d'une brise, parfois filant à toute vitesse, refusant des escales, préférant vivre la solitude ou rencontrer la tempête. J'ai eu beaucoup de chance, mais c'est une chance qui n'a rien d'innocent, qui se nourrit de volonté, de talent, de foi, de travail, de hasard. Nous sommes loin des études de marché... Ces mêmes études qui, en 1989, accordaient quelques mois ou au mieux deux ans de « vie végétative » à cette entreprise irréaliste qu'était le Nouvel ensemble Moderne (NEM). Comment mesurer l'impossible ? Comment juger ce que nous n'avons pas encore inventé ?

Je regrette l'acharnement qu'on met aujourd'hui à orienter nos jeunes en fonction d'un marché potentiel, ce même marché qui provoque tant de bifurcations au sein de nos institutions, bifurcations souvent dangereuses puisqu'on peut y perdre de vue les valeurs fondamentales au détriment de ce qu'on appelle pompeusement la « rationalisation des systèmes ».

(1) Discours de réception à la Société Royale du Canada, lu le 16 avril 1998 à la salle Alfred-Laliberté de l'Université du Québec à Montréal. (N.d.R.)

L'honneur que vous me faites aujourd'hui d'accepter que je fasse partie des vôtres, que je fréquente ce lieu où la qualité a encore un sens, c'est un honneur que je partage avec de très nombreuses personnes qui, au fil des ans, m'ont enseigné, inspirée, soutenue, fait confiance.

Je le partage avec d'autres qui, aujourd'hui, dans cette aventure exigeante qu'est le NEM, travaillent dans mon ombre et me sont indispensables.

Je le partage avec tous les musiciens du NEM.

— un chef sans musiciens est plus misérable qu'un musicien sans chef. —

Je le partage aussi avec une institution : l'Université de Montréal et sa Faculté de musique. J'y ai trouvé, il y a vingt-huit ans, après des études à Paris (où la gratuité de très nombreux concerts de musique contemporaine qu'offrait et qu'offre encore la radio m'avait procuré une nourriture abondante et magnifique), une précieuse liberté, une institution qui a laissé la jeune artiste que j'étais mener l'Atelier de musique contemporaine sur de nombreux sentiers non balisés. C'est toujours cette institution, grâce surtout à Messieurs René Simard et Robert Leroux, respectivement vice-recteur à la recherche et doyen à la Faculté de musique, qui a accueilli le NEM en résidence en 1989. Une institution qui, comme tant d'autres, voit fondre ses ressources. Espérons que nos gouvernements, concentrés sur l'objectif « déficit zéro » ne sacrifieront pas complètement notre vie intellectuelle, culturelle et sociale, même si les gestes déjà faits, parfois irréversibles, ont considérablement ratatiné notre avenir, hypothéqué nos espoirs et provoqué l'inévitable repli sur soi qu'amène l'insécurité.

Il y a un mois, nourrie par l'incroyable qualité et vitalité du festival Telstra d'Adélaïde, en Australie du Sud, où j'étais invitée, je faisais parvenir le titre de cette communication : « La musique d'aujourd'hui dans tous ses éclats. » Revenue depuis sur terre, j'ajouterais : « et/ou le non-discours ».

C'est ici que ma présence, sur cette scène, se fragilise — car mon vrai discours, je le tiens chaque fois que je lève les bras, chaque fois que j'oriente le travail du NEM dans un sens ou dans l'autre, chaque fois que je décide des programmes ou des projets, c'est sans l'ombre d'un doute, sur le podium, que mon éloquence s'affirme.

Mon discours, je l'ai fait entendre tout particulièrement lorsque j'ai fondé, en 1989, cet orchestre qu'est le NEM, parce que le prêt-à-porter musical ne m'intéressait plus, parce que la vitesse à laquelle on s'entêtait à faire les choses,

dans ce milieu, me semblait sans issue, officiellement par manque d'argent, officieusement... par manque d'argent, c'est certain – le temps est un luxe –, mais aussi par manque de volonté ou de désir, l'un entraînant l'autre.

J'étais consternée et concernée lorsque je me rendais compte qu'abordant la dernière décennie du xx^e siècle, la musique de notre temps était à peu près inconnue et fort mal aimée. Comment pouvait-il en être autrement alors que ses plus ardents défenseurs, dont j'étais, accumulaient les créations sans souffler, occupés que nous étions à déjà préparer la suite ? Je croyais pourtant alors aux vertus du temps. Et c'est le choc de ma propre légèreté vis-à-vis de mon propre credo qui s'est avéré déterminant.

Par un bel après-midi d'automne en 1987, rentrant chez moi en voiture, j'écoute la radio de Radio-Canada ; j'y entends une musique d'aujourd'hui, c'est certain, une musique que je trouve belle et qui me rappelle vaguement quelque chose... j'attends donc la fin... pour m'entendre dire que je dirige l'œuvre en question !

Il fallait absolument ralentir la cadence...

S'il me restait aussi peu de souvenir des œuvres que je dirigeais, que pouvaient en retenir les musiciens... et le public ?

Et s'il est si important que les musiciens fréquentent cette musique pour l'aimer et la comprendre, croit-on le public si éclairé qu'une audition lui suffise ? On ne s'étonne pas d'entendre, parfois *ad nauseam*, les « grandes œuvres » du xix^e siècle, mais il faut se battre pour reprogrammer une œuvre du xx^e siècle. Curieuse logique !

S'il est certain que les milliers de notes que nous déchiffrons chaque année ne méritent pas toutes de s'inscrire dans nos mémoires, il est tout aussi certain que de très nombreuses œuvres sortant de l'ombre pour y retourner aussitôt ont droit à un meilleur sort.

*C'est dans tous ses éclats que j'ai voulu qu'on travaille cette musique
avec passion et rigueur
en essayant de lui donner le temps qu'elle mérite.*

C'est dans tous ses éclats que j'ai voulu qu'on entende.

Musiques à faire et musiques à vendre

Ce qui n'est pas quantifiable aujourd'hui est à peine qualifiable. Neutralisés par les cotes d'écoute, le taux d'occupation des salles, le nombre de billets vendus, le sens et la portée de nos gestes nous échappent.

L'art, lorsqu'il n'est pas que décoratif ou pur objet de consommation, est exigeant pour ceux qui le reçoivent comme pour ceux qui le font. Les artistes et les administrateurs qui les entourent dépensent une grande partie de leur énergie à justifier ce qu'ils font, à rassurer le public, à multiplier les précautions pour que surtout ne transparaisse jamais le doute dans lequel nous nous débattons plus souvent qu'autrement, qui n'est décidément pas vendeur. Et si nous travaillons sérieusement au rapprochement et à l'élargissement de notre public, nous savons que nous ne pourrions pas régler tous les problèmes. Comment parler de culture sans parler d'éducation ? Et l'éducation se fait dans la famille, à la petite école, à travers les valeurs que la société lui propose via la presse, la radio, la télévision ; et, tout comme nous, les gouvernements ont de grandes responsabilités dans cette affaire.

Cherchant à favoriser la compréhension de cette musique « bizarre » qu'on appelle « musique contemporaine », on exige des compositeurs qu'ils prennent la parole, qu'ils expliquent, qu'ils traduisent en mots la pensée qu'ils ont précisément choisi d'exprimer autrement. Certains s'y refusent, et s'il arrive que d'autres réussissent à ouvrir des pistes qui sécurisent, réconfortent, il arrive à mon avis plus souvent qu'autrement que, ce faisant, ils réduisent la portée de leur œuvre ou nous en éloignent, à trop nous rapprocher de certains détails. Devant l'abstraction, qu'elle soit visuelle ou musicale, la liberté de l'écouter ou du voyeur est immense – et c'est la liberté qui est si difficile à assumer ; c'est certainement une des grandes richesses de l'art contemporain que de solliciter l'attention et l'imagination de celui qui l'écoute ou la regarde. À l'heure de l'hypercommunication, du cerveau réseauté, c'est pourtant à soi seul que parle l'œuvre d'art et en soi que l'œuvre trouve ou non sa résonance.

Après tant d'années de pratique, je suis toujours fascinée par le rituel du concert ; sur une scène, à peu près rien à voir ou en tout cas aucun élément de spectacle au sens où on l'entend habituellement ; des hommes, des femmes habillés en général de façon assez uniforme, qui transforment une abstraction codée, chiffrée en abstraction sonore... et dans la salle, des centaines de personnes « seules », qui vivront toutes une expérience unique, qu'elles soient touchées, ennuyées, choquées, distraites,

– impressionnant –

et elles recevront cette musique en silence, *écoutant* même ce silence si présent dans la musique d'aujourd'hui, devenu à peu près étranger à notre quotidien, suspect, voire insupportable, puisque la musique, présence insidieuse et malsaine, est partout imposée, du téléphone aux lieux publics en passant par le métro, l'ascenseur, le restaurant et jusqu'au salon funéraire... à la vie, à la mort !

L'envahissement rend la musique non signifiante.

À quoi tient donc la valeur des choses ? À leur rareté, parfois.

Quelque part aux Indes, il y a longtemps, un père dit à son fils ; « Mon fils, si tu dois payer cette chose, c'est qu'elle ne vaut rien. »

Ici, il y a plusieurs années, défendant la gratuité des spectacles présentés par Les Événements du Neuf, une société de concert qui a enrichi la vie montréalaise pendant douze ans, on nous a dit et répété ; « S'il n'y a pas de prix d'entrée, ou si le billet est trop bon marché, on croira que ça n'a pas de valeur. »

— confusion —

Et la relève

Dirigeant l'atelier de musique contemporaine à la Faculté de musique de l'Université de Montréal depuis 1974, j'ai vu défiler des centaines d'étudiants, et la clientèle des années 2 000 ressemble à s'y méprendre à la clientèle des années 1970 : une méconnaissance à peu près totale du répertoire de ce siècle qui s'accompagne soit de rejet ou de peur devant les nouvelles exigences. Que fait-on, dans nos écoles, de ce xx^e siècle musical qui fait d'ores et déjà partie de notre histoire ? Comment transmettre la connaissance si on ne transmet d'abord le désir de cette connaissance ?

J'oserais même dire que les jeunes musiciens, qui sont la relève et aussi le public de demain, sont plus frileux que jamais, sans doute refroidi par le vent de conservatisme qui balaie le monde de l'art, le monde tout court.

Nous vivons une période plutôt morale et bien-pensante : ne pas fumer, ne pas manger gras, éviter l'alcool, faire du sport, équilibrer son budget, attacher sa ceinture, consulter si trop émotif, récupérer plutôt qu'inventer... C'est malheureusement, en musique, ce que font aujourd'hui nombre de compositeurs en mal d'inspiration ; on ne compte plus les « néo » de toutes sortes. Et c'est dans cette brèche, élargie par des opportunistes de la plume qui entretiennent actuellement la plus grande confusion de pensée quant au rôle de l'artiste créateur dans notre société, que s'engouffrent tous ceux que la nouveauté éprouve.

Pourtant, la résistance de ces jeunes musiciens n'a d'égale que leur enthousiasme lorsqu'ils deviennent les artisans d'une création, lorsqu'on leur donne les outils pour apprivoiser les nouveaux langages, les nouvelles techniques. Quoi de plus naturel que la collaboration interprètes-compositeurs partageant

le même espace artistique ? Souhaitons que la vie reprenne ses droits, nourrie par le passé et non enterrée sous des décennies d'histoire.

Les créateurs, les artistes qui consacrent leur vie à développer un mode d'expression unique, brisent souvent les moules... pour atteindre le cœur, le centre.